

Rôle et échanges des savoirs dans la formation des groupes juvéniles urbains

BORDES-BENAYOUN Chantal
Directrice de recherche au CNRS, Responsable scientifique
TANDIAN Aly
Postdoctorant – Chargé d'étude

Centre d'Anthropologie EHESS & Laboratoire DASPORAS,
CNRS, Université de Toulouse Le Mirail

Août 2004



« Ici les jeunes n'existent qu'à travers le groupe. Ils ont du mal à faire les choses d'eux-mêmes, par eux-mêmes et pour eux-mêmes ». On ne saurait trouver meilleure conclusion que ces deux phrases prononcées par un animateur, pour présenter cette recherche sur le regroupement juvénile dans les quartiers de Toulouse. Si le groupe a une réalité, c'est sans doute dans cette caractéristique relationnelle qu'il faut la chercher. Comme nous l'avions supposé, le groupe juvénile ne correspond à aucune de ces entités stables et durables que suggère le terme et il ne possède pas de cohérence organique, ni de frontières claires. Il est davantage le fruit d'une attirance individuelle pour une forme de sociabilité adolescente qui, dans les cités, se caractérise par le stationnement au pied des tours ou la déambulation dans la ville. La tendance des jeunes des quartiers toulousains observés à être ensemble, à agir ensemble et à ressentir une appartenance socio-spatiale et générationnelle commune est avérée.

En premier lieu cette propension grégaire est probablement un trait de l'adolescence que la vie dans les cités ne fait qu'exacerber. Distance géographique, pauvreté et galère, sentiment sans cesse renouvelé d'être exclu, stigmatisation sociale à travers une image très dégradée des quartiers, contribuent à cette tendance forte au rassemblement au bas des immeubles de jeunes, qui partagent les mêmes caractéristiques sociologiques, la même désaffection scolaire, la même absence de perspective, le même désœuvrement, et pratiquent les mêmes formes de délinquance.

En second lieu, cette réalité n'est pas exclusive d'autres modalités d'intégration moins nombreuses et plus discrètes, mais elle se voit. Elle est perçue par les autres, phénomène que les sociologues appellent la stigmatisation, d'un terme que les jeunes ont même désormais adopté pour décrire leur condition. Et surtout, cette réalité de la rue, largement présente dans l'espace public, trouve quotidiennement ainsi l'occasion de prendre conscience d'elle-même. Si le regroupement existe par l'attraction qu'il exerce sur les individus adolescents, c'est aussi par cette conscience subjective qu'il se donne et entretient. Tel semble être le ressort principal de cette dynamique de groupe qui tourne parfois à une mécanique infernale : la véritable cohésion du groupe s'invente au quotidien, à travers un ensemble de valeurs, de représentations et de symboles qui sont véhiculés, transmis, et « savamment » cultivés.

Sans la conviction sociologique de l'exclusion et des mécanismes de la reproduction sociale que les jeunes, sortes de « Monsieur Jourdain » façon Bourdieu, énoncent continuellement et sur lesquels ils échangent (et tombent quelquefois d'accord) avec leurs interlocuteurs cultivés, étudiants, animateurs, etc., sans certaines rhétoriques politiques qu'ils répètent, notamment celle de la contestation urbaine, sans le rejet à rebours de la société d'accueil et de « la France », sans les rejets successifs et les systèmes de classements ethniques qu'ils pratiquent pour ramener toujours plus près la frontière du « nous », quelle serait la réalité de ces collectifs ? Nous avons pu observer l'effet véritablement structurant de ces représentations et de l'affectivité tout au long de cette recherche.

L'attachement très fort au quartier, qui tranche avec l'image dégradée des grands ensembles, concourt à inscrire intensément le groupe dans un territoire, que les jeunes revendiquent et entendent contrôler, en exprimant une sorte de patriotisme de la cité. Ainsi, beaucoup de faits mettant en scène des groupes ont pour cause la défense du territoire et de ses habitants face aux intrus. Les classements et hiérarchies opérées laissent apparaître une sorte de catégorisation à rebours, très présente dans les pratiques linguistiques, promptes à produire des catégories de l'altérité. Cet effet est d'autant plus fort que l'essentiel des « occupations » se passent dans la rue et échappent en partie au contrôle familial. L'écart se creuse encore entre des parents aux habitudes désuètes et délégitimées et des enfants se construisant ailleurs, c'est-à-dire dans le groupe à l'extérieur. Le groupe de congénères se substitue dès lors à l'espace familial comme espace de socialisation et d'identification.

Les jeunes considérés se mobilisent autour d'une identité liée aux pays d'origine, mais totalement réinventée et construisent une forme « d'ethnicité symbolique », pour reprendre le concept de Gans¹. La prépondérance de la référence au Maghreb, liée en partie à la spécificité du peuplement des quartiers toulousains, se manifeste par l'assimilation par les « étrangers » au groupe et au quartier qui veulent s'y intégrer, de normes empruntées à cette aire culturelle. Les rapports de genre sont un des domaines les plus marqués à cet égard, les jeunes filles devant affronter quotidiennement la pression sociale et le traitement inégal auquel elles sont exposées. L'impact grandissant de la culture arabo-islamique se traduit par l'utilisation plus

¹ GANS, Herbert, « Symbolic ethnicity : the future of ethnic groups and cultures in America », *Ethnic and Racial Studies*, 2, 1, 1979.

ou moins explicite de cette référence unificatrice pour certains groupes et transcendant leurs différenciations internes. Cependant, Il faut distinguer l'embrigadement dans des pratiques religieuses strictes et fortement encadrées par des mouvements prosélytes, d'un islam identificateur, qui se résume souvent à un affichage.

Enfin les références préférées des jeunes interrogés définissent un modèle de la réussite et un ensemble de normes collectives en rupture avec les normes de la société globale. Sport, musique, objets divers de consommation, langues, mots d'esprit, religion, politique fournissent un stock de références à une forme plus ou moins achevée d'esprit communautaire. C'est le partage de toutes ces références, de savoirs bricolés, puisés dans des sources d'information rapides et instrumentalisées, qui confirme les collectifs observés sinon comme des regroupements accomplis, du moins comme de véritables espaces de production, d'apprentissage et de circulation de savoirs qui concourent intensément à leurs activités quotidiennes, légales ou illégales, tout en entretenant le sentiment d'être à part.